

N°170

Sept. / Oct
2014



SSN1142-9216

LA CHRONIQUE DE CLAUDE MESPLEDE

La saison d'été a quelque peu ralenti la sortie de nouveaux polars. Ce n'est pas plus mal et cela nous permet de rattraper des retards de lecture, car c'est désormais un fait acquis : les romanciers français sont en première ligne pour leurs qualités littéraires. Mieux encore ! Ils cartonnent aussi à l'étranger. Ainsi, chez nos voisins britanniques, le très sérieux *Sunday Times* recense les vingt-cinq meilleurs récits criminels suivis par une seconde liste des vingt-cinq meilleurs thrillers. Figurent dans la première liste Bernard Minier avec *The Frozen Dead* (traduction de *Glacé*), Fred Vargas pour *The Ghost Riders of Ordebec* (*L'Armée furieuse*) et Antonin Varenne avec *Bed of Nails*, traduction de son excellent *Fakirs*. Parmi les thrillers, on relève *Alex* du prix Goncourt 2014, Pierre Lemaitre, soit quatre romanciers français classés parmi les meilleurs de l'année en Angleterre. Du jamais vu jusque-là !

Le livre de poche se vend très bien, et cette tendance s'est accentuée d'autant plus que le pouvoir d'achat des ménages s'est dégradé. Il existe de multiples collections de poche comme « **Rivages-Noir** » qui va, prochainement fêter son numéro mille. Il y aussi « **Grands détectives** » chez **10/18** avec des inédits parfois surprenants. Pour ma part, j'ai une dévotion particulière pour les collections de chez **Points** et leur diversité (« **Policier** », « **Thriller** » et « **Roman noir** »). Ce mois-ci, réédition de **Des voleurs comme nous** (*Thieves Like Us*), un chef d'œuvre introuvable depuis 1985, deux fois porté à l'écran. D'abord par Nicholas Ray dont c'est le premier film (*Les Amants de la nuit / They Live by Night*) puis par Robert Altman (*Nous sommes tous des voleurs / Thieves Like Us*). Finalement, c'est certainement l'auteur de ce roman, **Edward Anderson**, qui est le moins connu. Romancier, il débute en 1935 avec *Il ne pleuvra pas toujours* qui met en scène Alex Stecker, un trompettiste de vingt-cinq ans dont les tribulations vives et colorées témoignent de la société américaine de la grande Dépression avec ses exclus qui bourlinguaient dans tout le pays à la recherche d'un emploi. Après ce récit largement autobiographique, Anderson se hasarde dans le roman noir et publie deux ans plus tard *Des voleurs comme nous*. L'action débute avec l'évasion d'un pénitencier de trois condamnés à perpétuité qui se réfugient au Texas après avoir volé plusieurs véhicules. La nourriture venant à manquer, ils organisent un hold-up avant de braquer une banque. Victimes d'un accident de voiture lors de leur fuite, ils vont finir de façon tragique. Bien que

Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

ANN GRANGER : les délices victoriens du mélo

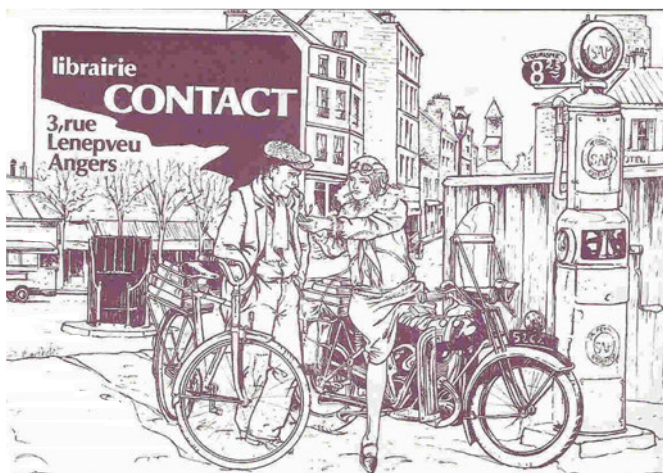
ANN GRANGER a fait carrière dans l'administration des ambassades étrangères puisqu'elle a été en poste en Zambie, Allemagne et République Tchèque. Parallèlement, elle a entamé une carrière en littérature, non dans l'espionnage comme sa position en ambassade aurait pu le lui permettre, mais dans le sentimental d'abord chez Harlequin (sous le nom de ANN HULME) puis dans le policier. Débuter dans le sentimental est un moyen idéal de parfaire son style et surtout sa technique. C'est particulièrement frappant dans sa série victorienne mettant en scène la gouvernante Lizzie Martin et le policier Ben Ross. Déjà, dans ses autres romans policiers contemporains (*Dîtes-le avec du Poison* ; *Cimetière à vendre*), Anne Granger sait mettre en place une progression implacable des sentiments de ses héros basée sur le rejet initial de la femme qui veut prendre son temps pour s'habituer à l'entrée de l'homme dans son *intimité*. Il s'ensuit un jeu amoureux codé où la femme, par ses manœuvres, évite de tomber dans le piège de la mijaurée pour acquérir une personnalité forte rarement observée dans la littérature de genre. C'est ce côté plutôt féministe qui est l'atout principal d'Ann Granger. Et quand elle applique cette méthode au genre victorien, elle part d'emblée avec un bon atout.

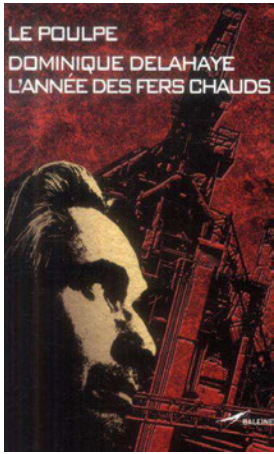
Dans l'excellent premier roman de la série *Un certain goût pour la mort (10-18)*, la romancière dynamise le genre ronronnant d'ANNE PERRY. Elle synthétise, en une intrigue simple, diverses données économiques et sociales du milieu du XIX^e siècle. La montée de la bourgeoisie, l'avènement des grandes inventions comme le chemin de fer, l'exploitation des masses laborieuses, les profits de l'immobilier, le déclin de la noblesse sont ici combinés avec le désir d'évolution sociale d'une fille de docteur pauvre

devenue femme de charge, et celui de l'un des premiers inspecteurs en civil de Scotland Yard. Ils prennent tour à tour la parole en tant que narrateurs de l'histoire. Dans le second roman *La Curiosité est un péché mortel*, qui vient de sortir aussi en inédit chez 10-18, l'intrigue se déplace de la ville à la campagne où Lizzie est nommée dame de compagnie d'une très jeune épousée (cloîtrée chez ses deux tantes vieilles filles) dont le mari a été expédié en Chine par la firme familiale et qui vient de perdre son bébé à la naissance. Pendant le voyage, Lizzie est accompagnée d'un fringant aliéniste. A-t-il été employé pour évaluer le degré de folie de la jeune Lucy Craven qui refuse de croire à la mort de son bébé ? Toujours est-il qu'à peine arrivée sur les lieux, Lizzie se retrouve au cœur d'une enquête domestique : l'attrapeur de rat, un gitan baroudeur, a été poignardé dans le jardin avec le coupe papier de la maison !

ANN GRANGER dit s'être inspirée d'une stèle funéraire, reproduite en fin d'ouvrage, pour construire son intrigue. De fait, l'original métier de cette victime complètement hors normes policières classiques en fait un sujet de choix pour une étude sur les mœurs de la grosse bourgeoisie provinciale, ses rapports avec le bas peuple et son horreur du scandale. Mais Ann Granger se fait piéger par son intrigue car ses ingrédients documentaires (la naissance illégitime, l'abandon, le tutorat de fortune, le système honteux des hospices et des nourrices bas de gamme) ne peuvent être développés qu'après le dévoilement du secret familial et donc l'identité du coupable ! Voilà qui alourdit et gauchit le final. Du coup, le corpus de l'histoire joue à fond les conventions victoriennes du début du roman policier (**WILKIE COLLINS, MARY ELIZABETH BRADDON**) avec orpheline martyrisée, gitan ténébreux, amour enfui, mystère sur la folie, trafic de bébé et voisin ambigu se promenant sur la lande. Heureusement, la romancière possède une maîtrise exceptionnelle de la progression de dialogue. Elle est capable, grâce à ses deux points de vue, de dramatiser son intrigue par le simple rappel constant des faits et des lieux. Enfin, elle n'a pas son pareil pour resserrer ses indices et jouer avec un humour certain sur les hésitements amoureux de ses héros. Bref, ANN GRANGER est l'archétype de la romancière british populaire de qualité.

Michel Amelin





L'année des fers chauds, de Dominique Delahaye. Balein N°285. Imaginé en 1995 par Jean-Bernard Pouy, le Poulpe poursuit ses aventures au gré des auteurs sollicités pour faire vivre ce héros libertaire, inlassable combattant de l'injustice et indéfectible défenseur du pauvre et de l'opprimé. Dans cet épisode, il quitte Paris

livrée aux partisans de la manif pour tous, et rejoint sa fiancée Chéryl à Liège, où un ami de la famille vient d'être sauvagement assassiné. Employé des hauts-fourneaux, la victime était socialement très engagée et luttait à sa manière contre le déclin de la sidérurgie. Digne héritier littéraire de Jean-Bernard Pouy, Dominique Delahaye nous livre une aventure du Poulpe fidèle aux canons de la série. (184 p. - 9.50 €)

Samedi 14, de Jean-Bernard Pouy. Pocket Thriller N°15301. Si vous aviez loupé la publication en son temps du premier ouvrage de la collection Vendredi 13 des Éditions La Branche, vous pouvez encore vous rattraper avec la réédition de la collection en Pocket Thriller. Vous ne devez pas rater l'incontournable *Jean-Bernard Pouy* qui inaugurerait cette collection avec un titre iconoclaste (*samedi 14*) où l'on fait connaissance avec un narrateur qui a longtemps animé un groupuscule d'activistes gauchistes, le collectif Van Gogh qui coupait l'oreille de leurs victimes. Retiré dans un petit bled de la France profonde, il découvre avec horreur que les petits vieux d'à côté sont les parents du nouveau ministre de l'Intérieur. Les Les emmerdes commencent. Du Pouy comme on l'aime !

« Métamorphose des cendres » de Tito Topin. Rivages/Noir N°959. Plombé par un accident nucléaire majeur, une économie en berne et une contestation de plus en plus radicale, le gouvernement d'une France imaginaire touche le fond avec le kidnapping par une bande de pieds nickelés de l'urne funéraire d'un ministre sauvagement assassiné. Et tandis que l'omniprésent président tente désespérément de colmater chaque nouvelle brèche, policiers et voleurs se livrent aux pires excentricités. Brillant auteur Série Noire dans les années 80 et créateur de la série TV Navarro, Tito Topin nous offre un véritable feu d'artifice de situations dingues, d'actions incroyables et de bons mots. (265 p. - 8 €)

Jean-Paul Guéry

Suite de la page 1

datant de 1937, ce roman n'a guère pris de rides. À des dialogues crus et percutants, Anderson a utilisé ses connaissances de la pègre pour faire de son livre « la meilleure histoire de truands jamais publiée » a écrit le grand Raymond Chandler. Cette description de l'engrenage qui fabrique des perdants, Anderson l'a lui-même connue. Et la vente à deux reprises de son livre au cinéma lui aura rapporté cinq cents dollars. Une misère pour celui qui écrivait : « ces politiciens sont des voleurs comme nous. Seulement ils sont plus malins et ils utilisent leur langue au lieu d'un flingue. »

Points « Roman noir » n°3337, 237 p., 6,60 € ; Traduit de l'anglais (États-Unis) par Emmanuelle de Lesseps.

Claude Mesplède



CONTACT

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Le Déroit du loup, de **Olivier Truc**. Métailié
« Noir » 2014

Hammerfest, extrême nord de la Laponie, ville considérée comme la plus septentrionale au monde. Deux points majeurs en avril : le printemps avec ses temps records d'ensoleillement (plus de dix-huit heures par jour en avril) et la transhumance des rennes des Sami. Mais nous ne sommes pas dans un guide touristique... Tout commence au déroit du Loup, le déroit qui sépare la « terre ferme » norvégienne de l'île où se trouve Hammerfest. Les rennes arrivent pour le traverser, opération périlleuse s'il en est (si vous cherchez des images, reportez-vous à l'admirable film *Jon face au vent* de Corto Fajal) et cela se passe mal : Erik Steggo, un jeune éleveur finit mort, noyé. Triste accident, a priori, qui va être pris en charge par la Brigade des rennes. Quelques jours plus tard, Lars Fjordsen, le maire d'Hammerfest est retrouvé mort, au pied d'un rocher sacré Sami, à côté du déroit du Loup. Deux accidents anodins ?

Olivier Truc continue avec maestria sa saga entamée il y a deux ans avec *Le Dernier Lapon* (chez le même éditeur, livre multi-couronné). Se basant cette fois-ci à Hammerfest, il revient sur l'histoire « légendaire » des plongeurs en eaux profondes de l'industrie du pétrole des années 1970. Comme dans son premier roman, il tisse un très beau portrait des différentes communautés se partageant le territoire grâce à une série de personnages particulièrement riches qui peuplent ce roman dense de plus de quatre cents pages où rien n'est laissé au hasard. Les deux enquêteurs principaux de la brigade prennent de l'épaisseur, l'histoire progresse lentement, sur plusieurs fronts, voit s'affronter plusieurs représentations de la « modernité » et l'on sent que l'avenir (« le futur Dubaï de l'Arctique ») est sombre pour les éleveurs de rennes. (19 € - 419 p.)

La Marionnette de **Alex Berg**. (2011) Actes Sud (trad P. Démerin) 2014

Région du Kunduz, Afghanistan. Une patrouille de soldats allemands de la Bundeswehr est attaquée par des talibans. L'opération est aussi meurtrière que brève. Katja Rittmer, soldat d'élite, est blessée. Avant de s'évanouir, elle a le temps de voir que les armes qui les ont attaqués sont allemandes. « Pourquoi les talibans ont-ils des armes allemandes ? » C'est la question qui lui vient immédiatement à l'esprit au réveil. Mais elle n'a pas le temps d'y réfléchir car Eric Mayer,

homme des services secrets, est à son chevet. Une enquête interne est en cours sur l'attaque du convoi, elle est dans le viseur. Pour Mayer, qui la connaît bien pour avoir servi avec elle, les choses sont claires : quelqu'un veut la mettre sur la touche. Rittmer est rapatriée en Allemagne, en plein syndrome post-traumatique, et elle va quitter l'hôpital où elle est, décidée à se venger. Hambourg, Allemagne.

Les usines Larenz, dirigées par Klaus Bender, sont « le vaisseau amiral de l'économie allemande ». Suite au retour de Rittmer, pour éviter d'être inculpé de ventes d'armes illégales, scandale qui rejaillirait sur le gouvernement (l'Allemagne est à six mois de prendre la présidence de l'Union Européenne et ambitionne de relancer le processus de Paix au Proche Orient avec une nouvelle stratégie en Afghanistan), Bender embauche l'avocate Valérie Weymann. Rittmer, Weymann et Mayer, trois personnes liées à des époques différentes, trois personnes qui ne manquent ni de qualités, ni de compétences, mais qui n'ont jamais été soumis à la pression d'une affaire d'État.

Il est intéressant de voir débarquer des romans noirs sur le retour de guerre (Afghanistan, Irak) illustrant la différence entre les beaux discours des gouvernements (une guerre de professionnels, des militaires suivis lors du retour au pays) et la réalité. Remarquée par son premier polar traduit en France (*Zone de non-droit*, Jacqueline Chambon 2013, qui traitait des lois d'exception suite au 11-Septembre), Alex Berg confirme son talent avec ce roman qui vient explorer les liens entre gouvernements et marchands d'armes. Continuant de faire avancer le duo Weymann et Mayer, elle offre un livre dense et rythmé. (22,50 € - 320 p.)

Christophe Dupuis



la Sadel

**Coopérative au
service des savoirs**

7 rue de Vaucanson - Angers - Tel
02.41.21.14.60

www.sadel.fr

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Trafiquante d'Eva Maria Staal(2007) le Masque (trad Y. Pétrequin) 2014

Le Passé : Maria a vingt-cinq ans et travaille chez un fabricant de lunettes de vision nocturne. Elle est recrutée par Jimmy Liu, Canadien d'origine chinoise pour un travail « plus intelligent ». Elle devient son assistante. Jimmy Liu est un marchand d'armes, de toutes sortes d'armes, « armes d'artillerie, obus de mortier, Stinger, mais aussi des M22, des kalachnikovs chinoises », souvent en grosses quantités, avec des contrats très légaux et des marchés plus que limites... Elle va découvrir tout ce monde secret, les seigneurs de guerre, les gouvernements corrompus, les pays ravagés...

Le Présent : Maria a trente-neuf ans, elle est mariée, a une fille, un travail sans importance mais n'ayant aucun rapport avec les armes, et cherche dans l'urgence un aspirateur pour son anniversaire.

« Le passé n'oublie jamais » comme le titrait Sylvie Granotier pour l'un de ses romans, et il va s'incruster dans la vie de Maria, nous donnant à voir toute sa progression dans ce milieu rarement décrit dans le roman noir. Eva Maria Staal est un pseudonyme, et l'auteur a travaillé dans la vente d'armes pendant plus de quinze ans ce qui donne toute sa dimension à ce roman. Nous sommes dans une fiction, ce n'est pas un essai, il y a une véritable trame romanesque, et c'est ce qui fait toute la qualité de ce roman à part. Le style est sec, les phrases courtes, et l'auteur excelle dans ses descriptions de lieux en guerre (le passage sur la guerre de Tchétchénie) ou de conclusions de « gros contrats ». Eva Maria Staal se sert de son expérience pour explorer l'âme humaine, le rapport à la guerre, au pouvoir, à l'argent, et dépeint un monde rarement mis en lumière. C'est particulièrement fort. (19,50 € - 290 p.)

L'Assassinat d'Hicabi Bey d'Alper Canigüz. (2004) Mirobole (trad C. Vuraler) 2014

« À cinq ans, on est au cœur de l'âge mur. Ensuite commence la chute ». Ainsi s'ouvre ce roman mettant en scène Alper Kamu, le narrateur, un jeune Turc qui vient de fêter ses cinq ans, qui se désespère de vieillir si vite et qui angoisse à l'idée de rejoindre le flot de ses congénères. Alper est « un cas unique », comme le disent ses parents. Surdoué et précoce, certes, mais il reste un enfant « Quand je regarde ces gamins, je ne vois que les aspects les plus vils et violents de l'humanité. D'ailleurs,



je ne me sens pas vraiment différent. Seulement, j'ai la chance de savoir exprimer ma laideur intérieure de manière plus raffinée. » Alper a remporté une grande victoire il y a peu : celle de ne plus aller à la maternelle. Il peut donc déambuler la journée pendant que ses parents travaillent... Il sort aussi à la nuit tombée, mais plus rarement. C'est pourtant ce qui arrive en ce soir de match où la vie familiale est plombée par l'annonce de la mutation de son père. Il se retrouve assis face à l'immeuble d'Hicabi Bey, vieux flic à la retraite, lorsque diverses choses commencent à voler par sa fenêtre. Prenant son courage à deux mains, Alper se précipite chez Hicabi Bey pour le retrouver assassiné, la gorge tranchée. À ses côtés, tout excité, Ertan le Timbré... Les flics débarquent, l'affaire est limpide : l'idiot du village est coupable. Mais Alper n'en est pas sûr. Armé de son revolver en plastique Dallas Gold, il va tenter de faire la lumière sur cette affaire.

Portrait d'Istanbul *L'Assassinat d'Hicabi Bey*, est un excellent roman noir « inclassable ». Trouve-t-on le vrai coupable à la fin ? Peut-être, mais est-ce là le plus important ? Le roman vaut par la description de la ville (et surtout de son quartier Besiktas, cher au père d'Alper), de ses habitants (une belle galerie de personnages) et surtout par la personnalité d'Alper Kamu, narrateur hors pair. C'est drôle, philosophique, inattendu, une excellente découverte des toutes jeunes éditions bordelaises Mirobole. (20 € - 254 p.)

Christophe Dupuis

Martine lit dans le noir

***Extorsion*, de James Ellroy, ou l'écriture à la marge.**

Le prochain événement attendu de James Ellroy, c'est *Perfidia*, le premier tome de la tétralogie intitulée *L.A. Quartet* par l'auteur. Elle démarre le 6 décembre 1941 à Los Angeles, par le meurtre d'une famille japonaise la veille de l'attaque de Pearl Harbour. La sortie est prévue à l'automne 2014 aux États-Unis, la traduction chez Rivages au printemps 2015. On peut déjà en lire deux chapitres dans *Extorsion*, dernier roman paru de James Ellroy (traduction de Jean-Paul Gratiyas, fidèle aux allitérations). Un roman ? Une nouvelle. Cent trente pages. Ellroy n'en est pas coutumier. Freddy Otash, personnage de *L.A. Confidential* et *Underground USA* croupit au purgatoire. On lui promet le paradis s'il « vide son sac » et livre ses mémoires à un biographe. Ce sera James Ellroy. On entend bien la jubilation de l'auteur, sa mise en scène, voire sa condescendance. S'invectiver par personnage interposé, son double, son pygmalion, montrer la turpitude, quelle jouissance. D'aucuns y verraient une certaine complaisance, une ambiguïté dont Ellroy se fait fort.

Mais on entend aussi l'écriture et les sources d'inspiration, le mécanisme créatif, les équivoques, quand il décrit si sobrement, dans *Extorsion*, l'élément déclencheur de « cette crevasse dans la crypte de mon âme » : le meurtre, par Otash encore policier, d'un jeune délinquant. Chez Ellroy, le Mal est toujours à l'origine du Mal. D'aucuns ne trouveront pas *Extorsion* du meilleur Ellroy mais à lire pour approcher ce qui agite, *in fine*, ce formidable auteur.



***Fonds perdus*, de Thomas Pynchon, ou l'épuisement d'un lieu new yorkais**

Un roman foisonnant. Comme *Contre jour*, ce pavé de plus de mille cinq cents pages retraçant l'histoire des États-Unis jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale, *Fonds perdus* se passe à quelques mois d'un autre cataclysme : on est à New York en mars 2001. Six mois plus tard, deux Boeings s'encastrent dans les tours jumelles et le monde changera d'ère.

L'histoire ? Maxine a quarante ans. Elle a perdu sa licence d'expertise et accepte parfois des contrats d'investigation à la limite de la légalité. L'un d'eux l'emmènera dans le Web profond où chacun avance masqué ; où s'échangent d'étranges et inquiétantes tractations qui échappent aux services de sécurité. À moins que les services de sécurité soient distraits... ou laissent faire. Une hypothèse originale et audacieuse de l'auteur pour expliquer le 11-Septembre. Un Web obscur aux forces tout aussi obscures, rampantes, insidieuses, fantasmagoriques.

Fonds perdus, c'est aussi l'histoire d'un lieu : New York. Sa biographie et celle de ceux qui y vivent. L'écriture à la fois baroque et incisive de Thomas Pynchon balade le lecteur dans le quotidien des personnages, leur back office, leur historique en proposant des links, des liens dans lesquels on s'engouffre ou pas. Leurs faits et gestes révèlent de multiples american ways of live et l'incommensurable melting pot de la Big Apple dans ce contexte particulier de 2001. Il y a une sorte d'approche ethnologique dans ce livre. Et la critique d'un milieu et d'une époque.

***La Traque*, de Ronald Horth, ou la découverte d'un auteur**

Tout juste reçu, *La Traque*, de Roderick Thorp. Les éditions Sonatine ont eu la bonne idée d'inscrire cet auteur, décédé en 1989 et jamais traduit en français à ce jour, à leur catalogue (traduction Michelle Charrier). Deux livres de Roderick Thorp ont été adaptés au cinéma (*Die hard* et *Le Détective*). *La Traque* relate l'enquête menée par un détective de la brigade des mœurs de Seattle, Phil Boudreau, sur des meurtres en série de jeunes prostituées. Dix ans après, le processus opératoire réapparaît, mais le FBI s'empare de l'affaire et la hiérarchie de Boudreau reste étrangement silencieuse. C'est à lire pour découvrir un auteur et sa façon de captiver le lecteur.

Martine Leroy Rambaud

Artikel Unbekannt dissèque pour vous

À tombeau ouvert : La Place du mort, de Christophe Siébert

Christophe Siébert, « prolétaire de la littérature depuis 2007 », présente *La Place du mort*, son dernier livre, paru en mai dernier chez l'excellent éditeur Camion Noir, comme « une série Z existentielle ». Mais c'est aussi un roman noir. Et un sacré morceau de roman noir. Brutal, féroce, radical, impétueux, mais aussi rempli jusqu'à la gueule d'une infinie tendresse et d'une vraie compassion. « Compassion » signifie « Souffrir avec ». Or c'est vraiment de ça qu'il s'agit ici. *La Place du mort*, c'est l'histoire d'une fuite en avant, et dès le prologue on sait que l'issue sera fatale.

Alors on souffre avec Blandine à mesure que l'on découvre son passé fracassé. Et on souffre encore plus quand on réalise que son présent est empreint d'une beauté si fragile qu'il ne peut offrir aucune perspective d'avenir. Oui, j'ai bien écrit « beauté fragile », tandis que certains ne verront là que violence extrême, pornographie déviante et nihilisme martelé. Comme si ces trois notions devaient nécessairement exclure la beauté. Comme si un portrait de femme devait nécessairement être peint en rose pastel. Comme si le féminisme avait pu s'imposer sans jamais s'être fait... violence.

Voilà pourquoi Blandine n'hésite pas à se servir de son corps comme d'une arme. C'est elle qui mène la danse, et qui impose son « Sex, Drugs and Electronic Body Music ». Car elle écoute Front 242, et les amateurs – dont je suis – apprécieront la totale cohérence de ce choix. Les mots de Christophe Siébert, coupants et précis comme des rasoirs, épousent à merveille les BPM millimétrés et les samples cryptopolitiques du quatuor belge. Et si cette formule énergique et froide constitue la bande-son idéale d'une odyssée tragique aux allures de danse macabre, c'est justement parce qu'elle trouve un personnage capable de faire corps avec elle. À musique « virile », femme forte.

« Les vrais durs ne dansent pas », écrivait Norman Mailer. Et pourtant Blandine danse. Et elle joue. Avec le feu, évidemment. Elle se brûle le bout des seins avec des cigarettes pour mieux se sentir vivante. Elle aime Sammy, qui s'est fait ramasser par les flics. Sammy qui comme elle en a vu – et senti – de dures. Elle ferait n'importe quoi pour le libérer. *Vraiment* n'importe quoi.



Alors elle recontacte son frère, aventurier, ami et... amant. Leurs retrouvailles seront pour eux l'occasion de franchir toutes les limites. Au

diable codes sociaux et autres normes morales. Au diable les artifices, et vive le feu. La liberté a un prix, et Blandine est prête à le payer comptant.

La Place du mort, c'est ce qui pourrait ressortir d'une collision entre *La Balade sauvage*, de Terrence Malick, et le documentaire consacré aux Sex Pistols *L'Obscénité et la fureur*. Comme si Christophe Siébert avait réussi à organiser une impossible rencontre entre Virginie Despentes et le regretté Jean-Patrick Manchette. Comme s'il ne s'était pas contenté de prendre une part – active, forcément – à leur conversation, mais les avait accompagnés jusqu'au bout de la nuit dans une ultime virée furieuse.

Alors, engagé ou dé engagé, *La Place du mort*? Les deux, mon capitaine. Et enragé, surtout. Enragé sans relâche, sans pitié et sans remords. Enragé comme l'était le terrible brûlot de Pierre Pelot, *Le Sourire des crabes* (sorti en 1977, ça ne s'invente pas), à la trame assez similaire, auquel ce roman frénétique donne un écho strident pour mieux enfoncer le clou dans les paumes du lecteur crucifié. On vous a dit que les derniers Punks étaient morts? On vous a menti. Il reste Christophe Siébert.

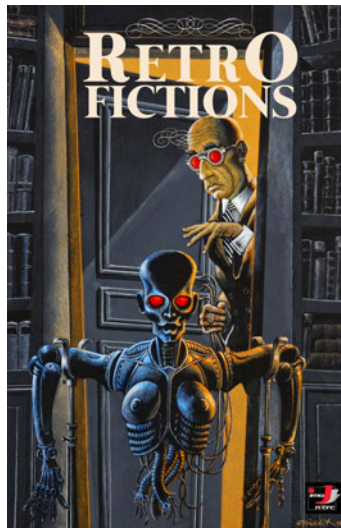
Artikel Unbekannt

QUELQUES INFOS EN BREF... QUELQUES INFOS EN

Rétro-Fictions

Toute œuvre de fiction est une œuvre d'imagination. Serait-ce donc à tort que le langage courant attribuerait le terme « imaginaire » aux seules littératures relevant de la science-fiction, du fantastique ou de la fantasy ? On pourrait arguer que ces littératures, de par leur nature même, possèdent un « degré » supplémentaire d'imagination, mais ce serait rentrer dans un débat d'étiquette stérile. L'association imaJn'ère préfère vous proposer une « littérature populaire », au sens de la créativité, de la distraction et de l'accessibilité à tous.

Dans ce recueil, vous découvrirez des textes pouvant s'apparenter à des genres aussi variés que le polar, la SF, le fantastique, l'humour, l'aventure, ainsi que d'autres que les inconditionnels de l'étiquetage auront bien du mal à classer. Ces nouvelles possèdent cependant un point commun : toutes se déroulent



entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e. Une anthologie rétro qui vous surprendra !

Sous une superbe couverture de Nicollet et en hommage aux éditions Néo. 15 € à la boutique imaJn'ère ou par correspondance (+ 3€) en écrivant à imaJn'ère - 3. rue Mont Ault 49100 Angers, accompagné de votre chèque à l'ordre d' "imaJn'ère". **Au Sommaire** Jeanne-A Debats, Sylvie Jeanne Breaud, Arnaud Cuidet, Léon Calgnac, Francis Carpentier, Brice Tarvel, Jean-Hugues Villacampa, Jean-Luc Boutel, Artikel Unbekannt, Anthony Boulanger, Jérôme Verschueren, Jean Bury, Julien Heylbroeck, Bruno Baudart, Patrice Verry, Robert Darvel



CONCOURS DE NOUVELLES

Il était une fois dans l'Ouest

Pour l'anthologie **Star-Ouest** à paraître dans le cadre de la 5^e convention des littératures populaires et de l'imaginaire, imaJn'ère 2015, l'association imaJn'ère organise deux concours de nouvelles gratuits, ouverts à toutes les personnes majeures résidant sur la planète Terre ou en orbite immédiate (la nouvelle devra cependant être écrite en français!).

Le premier sélectionnera des textes relevant de la SFFF et le second du polar. **Deux ou trois textes maximum seront sélectionnés par genre.**

Il ne sera accepté qu'un seul texte par participant (N'oubliez pas, en envoyant vos textes, d'indiquer à quel genre il se rattache).

Comme le titre le laisse supposer, il s'agit de proposer un texte dans la plus pure tradition du western... bien que l'Ouest dont il s'agit soit laissé à votre imagination. Entre « Les mystères de l'Ouest » l'Ouest de la France et le western intergalactique, l'éventail des possibilités est large.

Cow-boys zombies ou extraterrestres, duels de korigans, shérif breton menant l'enquête... donnez libre cours à votre imagination et retrouvez l'esprit du western pour nous offrir des textes de qualité se rattachant à la SFFF ou au polar.



Les nouvelles devront être inédites et libres de droit et la taille du texte ne devra pas excéder 25.000 signes.

Les participants ont jusqu'au **30 novembre 2014** inclus pour transmettre leur participation. Cet envoi se fera exclusivement par courriel à l'adresse suivante : imajnere@phenomenej.fr (préciser en objet Concours imaJn'ère 2015 + SFFF ou Polar (selon le thème choisi) + titre de la nouvelle)

Jean-Paul Guéry



COFFRET SPECIAL 30 ANS

La Tête en Noir fête cette année ses trente ans et édite pour l'occasion un superbe coffret de dessins de son illustrateur historique Gérard Berthelot.

Le coffret cartonné et illustré en couleur servira d'écrin à 31 illustrations choisies parmi les 168 couvertures de la Tête en Noir parues depuis 1984. Une illustration a été retenue par année et sera reproduite au format A5 (21x15) en noir et blanc sur papier 300 gr ivoire. Chaque coffret sera numéroté et signé par Gérard Berthelot. Cartes postales et marque-pages Tête en Noir accompagneront ce coffret qui sera mis en vente au prix de 15 € le

**4 Octobre à la librairie CONTACT.
Gérard Berthelot dédicacera ses
dernières bandes dessinées
de 15 H à 18 H**

EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN

Deep Winter, de Samuel W. Gailey. Editions Gallmeister. Un peu simplet mais doté d'une sensibilité exacerbée, Danny, un quadragénaire orphelin, est un peu la tête de turc des habitants de la petite ville rurale de Wyalusing (Pennsylvanie, USA). Seule Mindy, une gentille serveuse de bar, lui accorde un peu de tendresse, mais elle est sauvagement assassinée et Danny devient le coupable tout désigné. Il parvient à s'enfuir mais l'affaire criminelle dégénère et la violence perturbe grandement la sérénité de la ville. Un premier roman d'une incroyable densité émotionnelle grâce au personnage envoûtant de Danny, exclu attachant confronté à la veulerie humaine. (23.40 €)

Jean-Paul Guéry

Retenez
dès à
présent
la date
pour



**imaJn'ère 2015
les 25 et 26 avril 2015
aux salons Curnonsky
à Angers**

NOS ILLUSTRATEURS ONT DU TALENT



1 carte postale couleur spécial anniversaire de Gérard Berthelot en tirage limité (250 ex.) + 2 cartes postales Noir et Blanc de Gregor (250 ex.) + 5 marque-pages de G. Berthelot en tirage limité (500 ex.). Le tout pour 5 € port compris (chèque à l'ordre de Jean-Paul Guéry - Contact - 3, rue Lenepveu - 49100 Angers)

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRÈRE

Une fois n'est pas coutume, on va parler foot. Et même foot anglais. Et ce n'est même pas un polar, mais c'est un immense bouquin. Et puis c'est un auteur de polar, donc ça compte.

Bill Shankly. Un bon joueur de foot écossais des années 1930-1940. Bon mais sans plus. En décembre 1959, alors qu'il s'occupe d'un petit club, il est contacté par le Liverpool Football Club alors en deuxième division pour en devenir le manager. De 1960 à juin 1974, date à laquelle il démissionne, il amène le club au sommet de l'Europe, lui faisant gagner tous les titres ou presque. Il devient surtout l'idole du Kop d'Anfield, la tribune populaire rouge capable de porter le stade à incandescence. Tout cela sans jamais renier ses origines (il est fils de mineur et a travaillé à la mine en Écosse), et en restant toute sa vie fidèle à ses convictions socialistes. C'est son histoire, de 1959 à sa mort (en 1981) que raconte **David Peace** dans *Rouge ou Mort*.

Aucun roman ne m'avait fait l'effet de *Rouge ou mort* de **David Peace**. Pourquoi ? Pas parce que c'est le meilleur que j'ai jamais lu, ni celui qui m'a le plus touché. Il est excellent, il m'a touché, mais ce n'est pas ça qui est bluffant. Ce qui est bluffant c'est que j'aurais dû détester ce livre, je n'aurais pas dû aller au-delà de quelques pages. Je me contrefous du foot en général, du foot anglais et de celui de Liverpool en particulier. S'il y a bien quelques noms cités ici et là que j'ai reconnu, je n'avais pas la moindre idée de qui était Bill Shankly, et pas la moindre curiosité le concernant. Et je suis totalement en accord avec la maxime d'**Elmore Leonard** qui disait « *La plus importante de mes règles résume toutes les autres. Si ça a l'air écrit, je réécrit.* » Et plus « écrit » que *Rouge ou Mort*, ça n'existe pas. J'aurais dû détester et lâcher ce pavé de huit cents pages dès le premier chapitre. Et je l'ai dévoré, j'ai été hypnotisé, enchanté (au sens premier du terme), emporté par le rythme, le flot, par cette répétition incessante, comme mis en transe par la pulse des mots.

Je l'ai dévoré, et je me suis surpris à lire frénétiquement, pour voir si le Liverpool Football Club allait gagner tel match, si la combinaison de passes, décrite intégralement mais sèchement allait ou non aboutir à un but, si le club allait remonter au classement du championnat. Et parmi toutes les répétitions, et malgré mon impatience de connaître le résultat, je n'ai pas sauté un seul mot, une seule ligne. Proprement hallucinant, proprement incompréhensible, de la pure magie.

Et une fois le livre refermé, on est frappé par la cohérence de la démarche, par le travail et la

discipline qu'elle suppose, en osmose totale avec la vie et le travail de Shankly, marqués eux aussi par une cohérence, une discipline et une fidélité sans faille. **David Peace** aurait pu, à un moment, se relâcher, éviter certaines répétitions. Il aurait pu craindre de finir par fatiguer le lecteur. Il aurait perdu en cohérence, il ne l'a jamais fait. **David Peace** aurait pu, à un moment, être tenté de parler aussi de ce qui se passe hors du cercle du foot, la naissance du rock anglais, les luttes politiques, l'ébullition des années 1970. C'est tentant. Il ne le fait jamais, sauf si cela a des incidences sur le travail de Shankly et les matchs de foot. Parce que Shankly ne s'intéressait qu'au foot, aux supporters du club, et, quand il avait le temps, aux élections. Durant huit cents pages, le propos et le style du roman sont d'une cohérence absolue.

Le roman n'est pour autant pas froid et sans émotion. J'ai eu la gorge serrée à plusieurs reprises, en même temps que ce diable de bonhomme. J'ai été touché par sa fidélité, sa proximité avec les supporters, les minots, les paumés, ceux qui n'ont rien à quoi se raccrocher, rien dont ils puissent être fier, sinon leur club. J'ai été touché par ce qui lui arrive, par ses bonheurs, ses peines, ses joies, sa souffrance, son exaltation, son sentiment d'abandon...

Et j'ai été scotché par la façon dont la description de l'évolution du club et de ce qui se passe autour est le reflet terrible de toute l'évolution de la société. Montée de l'individualisme, là où Shankly prône toujours le collectif, explosion de l'argent dans le foot (les premiers transferts dont parle Peace se font pour dix mille livres) et comme seule valeur revendiquée de la société, destruction d'un modèle où les valeurs centrales sont le travail et l'appartenance à un groupe, pour aller vers le star system. Violence grandissante de la société qui se traduit par l'apparition de la violence dans et autour des stades. Tableau en ombres chinoises de ce qui se passe ailleurs, quand les grèves, les manifestations, les violences se traduisent par des restrictions d'électricité. Au final, c'est l'évolution de toute la société anglaise et européenne entre 1960 et 1981 que **David Peace** nous décrit. Magistral, hallucinant, incompréhensible, envoûtant.

David Peace / *Rouge ou mort* (*Red or Dead*, 2013), Rivages (2014), traduit de l'anglais par Jean-Paul Gratias.

Jean-Marc Laherrère

LE BOUQUINISTE A LU

Sherlock Holmes a ses vapeurs.

Le Mystère Sherlock, J. M. Erre (Pocket)

Sherlock Holmes est certainement l'un des personnages de fiction qui a déchaîné le plus de passions (Laetitia Casta étant hors-concours) et d'adaptations allant de la plus fantaisiste à la plus profonde. L'exercice reste complexe cependant car il doit répondre au canon holmésien de manière à crédibiliser le récit. On a ainsi vu le détective affronter Dracula, Jack l'Éventreur, Mata Hari, le Fantôme de l'opéra mais aussi rencontrer Freud, Einstein, Marx et quelques autres célébrités de bon goût. Les fans de l'œuvre sont regroupés de manière archétypale sous la dénomination d'Holmésiens. J. M. Erre nous énumère avec humour les divers degrés d'Holmésie : « Je pense être moi-même un Homésien de type 1, j'ai lu (et relu) toute l'œuvre, possède la collection consacrée à Sherlock chez Bouquins et prend plaisir à lire les pastiches. Des niveaux 4 à 6 : on commence à fatiguer ses proches, et des niveaux 7 à 10 il est temps de ne pas oublier ses pilules le matin... »

J. M. Erre est un Holmésien que je classerais de niveau 2, voire 3, et profite de son érudition pour nous emmener dans une aventure dont j'ai deviné la fin assez tardivement mais elle a peu d'importance tant l'ingéniosité et l'humour déployés sont subtilement dosés.

Dans des circonstances que je laisserai découvrir aux lecteurs, un groupe d'Holmésiens de niveau supérieur à 8 se trouve coincé dans un hôtel suisse où ils sont réunis afin qu'un doyen cacochyme de la Sorbonne attribue à l'un d'eux une chaire holmésienne dans le vénérable institut. Inutile de dire que la concurrence est rude et que tous les moyens sont bons pour écraser l'autre de sa science du canon ou de perfides manœuvres d'intimidation ou d'humiliations. Restée seule avec eux, une charmante serveuse de l'hôtel au comportement cependant étrange. Et les décès commencent et se succèdent à un rythme rapide. Mais comment douter de l'ingéniosité des apprentis du maître de la déduction. Les hypothèses vont bon train et l'assassin ne devrait pas tarder à se faire piéger... Sauf que... La promenade dans le mythe est superbe et même si la fin se laisse deviner, il ne faut pas boudier son plaisir.

Vapeur mortelle, Gaspard de la Noche (Sous la cape). L'éditeur des premières anthologies imaJn'ère revient avec un polar. Le fait est suffisamment rare pour être relevé. Les éditions



« Sous La Cape » de notre ami Pierre Laurendeau étant habituées à des ouvrages iconoclastes : histoires de vampires (érotiques), romans burlesques (érotiques), épopées montagnardes (érotiques), rééditions de Yack Rivais,

ouvrage bibliographique totalement bidonné, etc. Ma petite perle : **Le Boudoir dans la philosophie**, un exercice de style tiré de l'œuvre du divin marquis où par une habile modification de vocabulaire, la rencontre dans le boudoir est en effet un échange philosophique (de nature très consensuelle). *Vapeur mortelle* est un ouvrage policier classique qui tapote dans le whodunit et dont la victime est un grand bourgeois à l'honnêteté élastique. L'originalité de l'œuvre repose sur une peinture extrêmement léchée des personnages et le milieu dans le quel se déroule l'enquête : un hammam ouvert à l'échangisme hétéro/bi/trans. Bref : de quoi s'amuser. Une peinture de mœurs assez fine qui imprègne le lecteur dans les volutes de vapeur aux lourds relents de sexe et de sang. Je ne l'ai pas dit mais le texte ne comporte aucune scène d'érotisme.

Jean-Hugues Villacampa

Phénomène

Le Bouquiniste

POLAR, SCIENCE-FICTION, BD, COMICS
AMERICAINS, JEUX DE RÔLES

OCCASION / COLLECTOR

3, rue Montault - 49100 ANGERS

Tel : 02.41.39.74.85

CONNECTEZ-VOUS www.phenomenej.fr

Du roman policier au film noir, la rubrique de Julien Védrenne

Des trajectoires comme nous : Edward Anderson & Nicholas Ray

« L'extrême dans la richesse crée le crime. Aussi longtemps que le système social permettrait l'acquisition d'énormes fortunes, le crime existerait comme tentative d'égalité, et le gouvernement et toutes les lois répressives n'y feraient rien. »

Des voleurs comme nous, Edward Anderson

La Manufacture de livres a réédité l'année dernière *Des voleurs comme nous*, de l'écrivain américain **Edward Anderson** (1906-1969). Le roman paraît en ce mois de septembre au format poche chez Points dans la collection « Roman noir ». L'occasion de s'attarder un peu sur un ouvrage qui a intéressé deux réalisateurs de talent au point de l'adapter – **Nicholas Ray** (*Les Amants de la nuit*, 1947) et **Robert Altman** (*Nous sommes tous des voleurs*, 1974). Mais dans le présent article, nous ne nous ferons l'écho que du premier film de Nicholas Ray, *Les Amants de la nuit*, tant le réalisateur américain a pu se démarquer des codes du film noir ou du film de gangsters pour proposer un drame romantique à l'excellence amplifiée par une parfaite maîtrise du noir et blanc. Le roman relate l'aventure dramatique d'un gang vu de l'intérieur et formé à partir de trois évadés comme si nous y étions. Sa force, c'est de mêler à la fois des actions d'éclat, des crises de confiance, des errements alcooliques, des envolées sociales, du sang, de la trahison, de la confiance, le tout disséminé avec beaucoup de talent sur une trame sentimentale. En effet, parmi les trois évadés initiaux, le jeune Bowie ne tarde pas à tomber amoureux de Keechie. Ses comparses, Chikamaw et T-Dub, sont des vieux de la vieille qui n'ont plus rien à perdre et qui projettent des braquages de banque avec l'idée cyclique de s'en sortir. Bowie va être victime d'un engrenage fataliste... qui n'est pas sans rappeler l'histoire vécue par Jean et Gloria dans *La Vie est dégueulasse*, de Léo Malet. D'ailleurs, Bowie aurait pu lui aussi s'exclamer « La misère, c'est comme la vérole : ça ne se guérit jamais complètement. » Bowie est le seul des condamnés à avoir été victime d'un malheureux concours de circonstance, et qui croit dur comme fer que s'il peut se payer un bon avocat, son innocence sera établie. Mais le fait même d'avoir profité de l'aide de ces deux comparses d'infortune le lie à eux de manière cruelle. Cruelle car il plongera dans un engrenage que même Keetchie ne parviendra pas à enrayer. *Des voleurs comme nous* n'est absolument pas un roman comme les autres. De manière étonnante, ce roman du crime et de la pègre est l'un des deux seuls écrits par Edward Anderson, l'un des écrivains

oubliés de la Grande Dépression malgré l'affirmation de Raymond Chandler comme quoi ce roman dépassait en tous points *Des souris et des hommes*, de John Steinbeck. C'est un véritable témoignage à la fois du mauvais fonctionnement de la justice, de la malhonnêteté d'une certaine fange de la population et de l'iniquité d'une société qui fait étalage d'une procédure ayant deux poids et deux mesures. Par son aspect romantique, Bowie est aussi un idéaliste. Quand il parle des voleurs comme nous, il fait allusion aux banquiers. D'un coup, à la lecture, on comprend que l'ouvrage n'a pas pris une ride en quatre-vingts ans. Qu'il est d'une noirceur profonde actuelle. Le film de Nicholas Ray passe légèrement au travers de cette troisième imbrication narrative pour se focaliser sur une histoire d'amour tragique et shakespearienne. La chronologie des faits est respectée, mais un personnage incontournable est absent, celui de l'avocat. Le film gagne cependant en rythme. Et, il est vrai qu'il tient essentiellement grâce au couple Cathy O'Donnell/Farley Granger qui sous l'impulsion directrice de Nicholas Ray est étonnant de réalisme et d'une beauté ordinaire troublante. Rappelons au passage que le film a rapporté à l'écrivain quelques cinq cents modestes dollars. Une misère due à l'opiniâtreté efficace du producteur Howard Hugues. Le succès du film a été phénoménal, les retombées financières énormes (Anderson ne travailla pas malgré la promesse au scénario, pire il y eut après une novélisation éhontée). Je ne résiste pas à terminer cet article sur la fin d'une lettre de Edward Anderson adressée à Howard Hugues : « J'habite dans une maison délabrée, pleine de mômes qui ont besoin de vêtements, je travaille au journal et saute des repas pour pouvoir joindre les deux bouts, telle est ma situation. Si jamais *We live by night* devenait un aussi gros succès que Louella Parsons le prédit, ne pourrais-je pas espérer un bonus qui nous aiderait rudement à réparer les fondations de notre maison au bord de la voie ferrée, et aussi à poser des papiers peints ? » Les questions d'argent d'un homme simple et qui n'eurent pas de réponse...

Edward Anderson, *Des voleurs comme nous* (1937, Points « Roman noir » ; 238 p.)

Nicholas Ray, *Les Amants de la nuit* (1947, 95 min.)

Julien Védrenne

Aux frontières du noir - La chronique de Julien Heylbroeck

Les Dossiers Dresden de Jim Butcher Chez Milady

**Enquêtes paranormales.
Consultations & conseils.
Prix attractifs.**

C'est ce qu'on peut lire sur la plaque du bureau de Harry Dresden. Comme le précise fort justement la quatrième de couverture du poche édité par Milady, « tous les bons magiciens s'appellent Harry, et Harry Dresden est le meilleur ».

Il tuyaute même la police quand celle-ci ne sait pas trop à qui elle a affaire. Et il faut dire que des suspects un peu marginaux sur les bords, le monde de Dresden n'en manque pas : vampires territoriaux, faës revendicatifs, loups-garous mal lunés et autres sorciers souvent peu recommandables. Dresden est un privé, un vrai de vrai. Misogyne, alcoolique, dépressif mais un vrai dur de dur. Du genre à ne pas se détourner d'une demoiselle en détresse qui vient lui demander de retrouver son mari ou à aider la police pour retrouver un tueur bien dérangé. Et même si cela doit le propulser dans les pattes (?) d'un conseil de sorciers réacs bien décidés à se débarrasser de ce gêneur. Heureusement, Dresden arrive toujours à sortir son épingle du jeu, qu'importe les raclées qu'il subit régulièrement, les pressions, les menaces, les raclées et les tabassages et... Ai-je mentionné les passages à tabac ? Heureusement, le whiskey est un bon antidouleur et Dresden est un obstiné, du genre à ne jamais lâcher jamais son os, surtout quand cela peut lui permettre de clore un dossier et d'encaisser un chèque pour payer son loyer.

Les dossiers Dresden, c'est, dans la langue de Crowley, quinze romans édités entre 2000 et 2014. Dans la langue de Joséphine Ange Gardien, c'est seulement ses cinq premières aventures, pour cause de mévente. Dommage. *Too bad* pour les fans du *tough guy*...

Alors, cela vaut-il le coup quand même de se plonger quand même dans les dossiers de ce détective privé sorcier ? Je pense que oui.

Oui, parce que finalement, en cinq aventures, on a un bon panel du talent de Jim Butcher, qui, s'il a la pédale lourde sur les clichés de privés désabusés, sait aussi se montrer inventif pour construire tout un univers mêlant pègre, vampires, mafia, magiciens, gros calibres et pendentifs magiques... Tout ça avec son lot de femmes fatales, d'indics louches et de bars borgnes (à moins que ce ne soit l'inverse, je ne sais plus). Et ça, pas besoin d'un cycle à

rallonge pour y goûter. Les plus acharnés iront, ensuite : lire en VO, démarrer une grève de la faim, capturer l'auteur et l'enfermer dans une cave avec un Assimil spécial français ou autre... (rayer la mention inutile).



Dresden, c'est l'archétype de l'urban fantasy, les créatures fantastiques n'évoluent pas dans un univers médiéval-fantastique « classique » comme celui du *Seigneur des Anneaux*, par exemple, mais à notre époque et parmi nous, souvent de manière clandestine. Les fées vivent dans les arbres des parcs et les monstres dans les égouts. En matière de littérature populaire, c'est une autre manière d'appréhender nos agglomérations tentaculaires.

Genre en vogue en ce moment, l'urban fantasy vient épicer les récits qui jusqu'ici ne se mélangeaient pas forcément avec le roman noir en y injectant des figures qui peuvent tout autant bouleverser les codes de la littérature qui les accueille (résoudre une enquête en lançant un sortilège) ou simplement égayer, surprendre, amuser l'habitué (quand le héros rencontre un videur démon taciturne ou tire ses informations d'un indic féérique).

Bref, une série (ou plutôt un début de série, malheureusement) à déguster pour s'amuser avec, pourquoi pas, dans ses oreilles, l'album *Pure* de Gary Numan, et ses morceaux à la fois urbains, indus et fantastiques.

Julien Heylbroeck

ANCIENS NUMEROS

Il reste quelques exemplaires des numéros (*liste imparfaite*) 17 à 34, 53 à 76, 78 à 170.

-> **Le lot d'une centaine d'anciens numéros : 8 €**
(chèque à l'ordre de J-P Guéry ou timbres)

PAUL MAUGENDRE A LU POUR VOUS...

Antoine LÉGER : Le 6 coups de minuit.

Préface de Claude Mesplède. Éditions Paul & Mike. L'intérêt d'un roman ne dépend pas de son nombre de pages, mais de ce qu'il y a dedans !

Les Parisiens, comparativement aux Moscovites, peuvent s'estimer heureux même aux heures de pointe. Vlad, la quarantaine légèrement délabrée, peut en témoigner, lui qui fait la manche régulièrement à l'entrée du couloir de la station Kiyevskaya du Métropolitain de Moscou. Malgré les sept millions quotidiens de passagers, sa sébile reste désespérément vide ou presque. Il est SDF et n'a pour seule compagne que sa guitare. Ce soir-là, il a rendez-vous, un rendez-vous qui peut bouleverser sa vie. Il arrive légèrement en retard, mais on l'attend. Et si tout marche bien, si le destin est avec lui, sa vie peut basculer. De toute façon, elle va basculer, dans un sens ou dans un autre, cela dépend du jeu de la vie et du hasard.

Depuis sa prime jeunesse, Vlad est obsédé par la mort. Cela a commencé à se manifester le jour où l'institutrice a tué trois araignées dans la salle de classe à l'aide d'une règle. Mais Vlad justement ne connaissait pas les règles. Il n'encourage pas, contrairement à ses condisciples, la maîtresse qui s'acharne sur les pauvres arachnides. En représailles, celle-ci l'enjoint d'aller porter les cadavres à la poubelle, ce qu'il fait afin de ne pas envenimer des relations déjà tendues. Un peu plus tard, il enterre dans la cour les artistes, car les araignées sont des artistes dans leur genre en tissant des toiles magnifiques. Vlad est devenu croquemort le jour de ses huit ans.



Depuis, Vlad a connu bien des morts, parfois par procuration. Ses rêves se transforment en

cauchemars avec toujours la mort pour invitée. Car il la côtoie sans cesse, la nuit, le jour. Une présence indésirable qui s'accroche à son esprit comme une toile d'araignée aux cheveux, et il s'y est habitué.

En incrustation une petite voix mêle son propos à la description du parcours de Vlad. Et la première phrase prononcée par cette petite voix alliée au titre du roman ne doit pas vous mettre martel en tête mais vous aider à discerner son identité.

Antoine Léger se conduit comme un boxeur pressé sur le ring. Il frappe fort, ne laissant pas à son lecteur le temps de récupérer. Ses coups droits font mouche, atteignent leur cible avec maestria. Et s'il a placé l'action de son histoire en Russie, ce n'est pas uniquement pour un exotisme de façade. La raison en est plus profonde, plus en conformité avec le texte. Car il est évident que les SDF, le métro bondé, les musiciens subsistant grâce à la manche, cela existe partout dans les grandes métropoles, et donc cette intrigue intrigante aurait tout aussi bien pu se dérouler à Paris. Mais la logique voulait, exigeait que cela se passe à Moscou, tout simplement. (136 p. 12 €)

Paul Maugendre

Que des Connely tout ça...

Le cinquième témoin, de Michael Connely. Est-ce la dernière enquête de Mickey Haller en tant que défenseur de la veuve et de l'orphelin? Dans ce livre, Mickey envisage briquer le poste de district attorney. Suite assurée donc pour ce livre qui met en évidence les magouilles autour des subprimes. Harry Bosch, autre héros récurrent et demi-frère du premier, fait une brève apparition dans ce livre et revient en force avec "**Ceux qui tombent**" sorti en 2014. "Harry Bosch le retour" titre la jaquette. C'est que le bougre ne décroche pas aussi facilement le morceau. Là aussi, suite assurée.

Le noir, quel bonheur...

Écouter du Daeninckx, du Slocombe, du Pouy... ou encore Vautrin, Christian Roux, Brigitte Aubert, Syvie Granotier, Sonntag ... Retrouver des textes de Henry James ou les livres de Fred Vargas, de Stieg Larson, mis en onde, interprétés, lus... c'est sur

<http://fictions.franceculture.fr/polar-sf> A télécharger, à podcaster, à écouter en streaming

Martine Leroy Rambaud

LES (RE)DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

DERNIÈRE DONNE, de JEAN MICHEL GUENASSIA - Le Livre de poche 2014

Toutes sa vie Baptiste Dupré a été un joueur. Il est devenu avocat en intégrant le cabinet de Maître Cervier dont il a épousé la fille, Anne. Moréno, lui, est gérant de plusieurs boîtes de nuit appartenant à l'Anglais Barings, mais les affaires périclitent : un établissement est incendié et le gérant, Pierre Delaunay, se retrouve accusé de divers trafics et de blanchiment d'argent sale par le comptable, mort dans l'intervalle au cours de l'incendie. Depuis la cellule de sa prison, Pierre a tout le temps de réfléchir, et il comprend surtout qu'il a été victime d'une machination. Moréno essaie en vain de le reconforter. Mais un jour Moréno rencontre un joueur de poker acharné, c'est Baptiste. Moréno l'introduit dans un cercle de jeux chic réservé aux professionnels. Baptiste, ébloui, se laisse séduire par des gains qui lui semblent faciles à obtenir. Au début, il empoche des sommes rondelettes. Il mise de plus en plus et d'un coup il perd. Le voilà fortement endetté. Moréno lui met alors le couteau sous la gorge. Pour rembourser, voici le marché : « Vous allez assurer la défense de Pierre Delaunay. » C'est un service qu'il ne peut refuser. Quand Pierre et Baptiste se retrouvent face à face à Fleury-Mérogis, c'est un choc : les deux hommes, à quelques détails près, semblent sortis du même moule. Pierre explique sa situation et conclut : « Je ne vois pas d'issue, sauf vous. Acceptez-vous de prendre ma place ici pour quelques heures ? Tout est prévu. En compensation, plus de dettes. D'ailleurs, au poker, le jeu était truqué, vous ne pouviez pas gagner. » En gage de sincérité, Moréno restitue à Baptiste ses reconnaissances de dettes. Celui-ci exulte : enfin libre. Cependant, il retourne voir Pierre qui lui présente son plan : « Quand je serai libre, j'irai faire avouer Barings, le responsable de mon malheur ». Enfin, le jour de la substitution arrive. Pour Baptiste tout se passe bien. Les gardiens ne s'aperçoivent de rien. Dehors, Pierre retrouve sa femme, Camille, qui le conduit en voiture chez lui.

Ce jour-là Anne est à Paris et aperçoit un visage connu dans la voiture qui avance à côté d'elle. Mais c'est Baptiste en compagnie d'une femme ! « Quel salaud, il me trompe ! » s'écrie-t-elle. Elle le suit et ses doutes se confirment. Alors, la jalousie l'aveugle, elle prend un pistolet et va retrouver « son mari ». Pierre sort de chez lui et voit une folle armée. Il tire le premier. Anne s'écroule. Enfin, il rencontre Barings pour une

explication qui tourne mal. Dans sa cellule Pierre attend l'aube. Tout à coup, la radio lui apprend une triste nouvelle. Quand un funeste destin s'acharne sur vous, que faire ?



Baptiste Dupré, avocat et loueur est prêt à assumer tous les risques pour assouvir sa passion. Il a une jolie femme aimante, une affaire qui tourne bien, une secrétaire dévouée, mais cela ne lui suffit pas, il faut qu'il joue ! Il est atteint de la maladie propre aux joueurs compulsifs : il ne sait pas s'arrêter. Le jour où il fait la partie de trop, le piège se referme sur lui. Pour s'en sortir il accepte un étrange marché. L'auteur nous décrit en détail une manipulation à quatre niveaux. L'avocat est piégé par son nouvel ami, Moréno, lui-même séduit par l'idée de son associé, Delaunay, lui-même escroqué par Barings. Tout se déroule selon une belle mécanique jusqu'au moment où un événement imprévisible survient. Alors tout se dérègle. La fin semble logique. C'est une belle et tragique histoire qui repose essentiellement sur l'idée d'une confusion possible entre deux personnes ressemblantes (lire sur ce thème l'admirable Bouc émissaire de Daphne. du Maurier) où l'humour noir le dispute au désespoir. Le lecteur se régale du début à la fin. Ce roman, paru en 1986 et couronné par le prix Michel Lebrun, vient d'être réédité au Livre de Poche.

Gérard BOURGERIE

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

REDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUERY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLEDE (1986), Paul MAUGENDRE (1986), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY RAMBAUD (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013) Julien VÉDRENNE (2013)

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984) - Grégor (2011)

N°170 - SEPT. / OCT. 2014

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58